

JOURNAL DE MONACO

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

PARAISANT LE DIMANCHE

*Pour tout ce qui concerne
l'Administration et la Rédaction
du Journal,
s'adresser à M. EUSEBE LUCAS,
rédacteur en chef,
à Monaco (Principauté).*

*Les lettres et envois non affranchis
seront refusés*

*Les manuscrits non insérés,
ne seront pas rendus.*

Connais-tu le pays où les citrons mûrissent....?
(GOETHE, la Chanson de Mignon).

ABONNEMENTS :

UN AN	12 francs
SIX MOIS	6 "
TROIS MOIS	3 "

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez Mme Cendrier, éditeur de musique du Conservatoire impérial, rue du faubourg Poissonnière, 11.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

INSERTIONS :

ANNONCES	25 cent. la ligne.
RÉCLAMES	50 "

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE DU 4 AU 10 DÉCEMBRE.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT del'atmosphère	VENTS	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT del'atmosphère	VENTS		
	8 HEURES	2 HEURES	6 HEURES				8 HEURES	2 HEURES	6 HEURES				
4 Décembre	14	15	14	5	Beau	Nul	8 Décembre	13	14	13	9	Beau	Nul
5 Id.	14	14	14		id.	Id.	9 Id.	12	14	12	4	id.	Id.
6 Id.	14	14	14		id.	id.	10 Id.	12	14	11	8	id.	Id.
7 Id.	14	15	14		id.	id.							

MOIS DE NOVEMBRE 23 jours beaux : 3 de vent : 4 de pluie.

AVIS

*Les personnes dont l'abonnement expire
le 31 décembre sont priées de le renouveler
afin d'éviter un retard dans l'envoi du jour-
nal.*

Monaco, le 11 Décembre 1859.

La solution des événements politiques d'Italie est trop prochaine pour que nous passions longtemps sous silence tout ce qui s'y rapporte. Le congrès dont la réunion est fixée comme on sait, au 5 Janvier, peut être considérée dès à présent comme constitué ; quelques jours seulement nous séparent donc du moment où ses travaux vont commencer. Les préoccupations à ce sujet vont partout croissant.

Selon certaines feuilles, bien qu'on attende beaucoup du Congrès, il doit n'engager personne, car l'Angleterre fait ses réserves, le pape y apporte des craintes et des défiances, l'Autriche veut en circonscrivre étroitement le programme, la Prusse et la Russie vont y siéger avec des secrètes espérances et des intentions douteuses, et la France réclame pour le sentiment national des satisfactions sur lesquelles on n'est point édifié.

Selon les autres, toutes ces appréciations

n'ont pas de bases sérieuses ; elles ne sont que la conséquence des hypothèses à qui le champ est resté si longtemps ouvert, et les grandes questions qui s'agiteront au sein du congrès y recevront une solution sérieuse et durable.

C'est cette dernière opinion qui prévaut à nos yeux. Nous croyons à une entente beaucoup plus complète qu'on ne le pense entre la France et les autres puissances. — Les soi-disants préparatifs d'armement de la France et de l'Angleterre que certains journaux considèrent comme « le salut courtois échangé » avant la passe d'armes entre deux adversaires, ne nous paraissent qu'un point de départ suranné de l'appréciation des relations actuelles de ces deux puissances. L'inquiétude même de l'Angleterre, et le long cri d'alarme poussé par elle n'ont servi qu'à lui montrer qu'elle s'agitait en vain, elle comprend aujourd'hui que le sentiment de l'Empereur, basé précisément sur l'oubli de rancunes et de préjugés surannés, est audessus des calculs ordinaires d'une politique étroite. Elle-même fait amende honorable en face des exigences égoïstes qu'on lui reproche ; le percement de l'isthme de Suez n'est plus une difficulté, et la question de la liberté du commerce maritime en faveur de laquelle un mouvement général européen se manifeste, ne saurait rencontrer chez elles de contradictions sérieuses et soutenues.

Le temps fait plus en politique qu'en tout autre chose. — Le long délai qui nous sépare de la paix de Villafranca, en laissant les intérêts particuliers, les passions et les menées secrètes épuiser leurs combinaisons, a montré la situation politique de l'Europe et celle de l'Italie en particulier sous un jour dont sauront tirer parti les hautes intelligences qui dirigeront le congrès ? Pendant longtemps l'Italie n'a été pour le touriste qu'un musée commençant au pied des Alpes et finissant à la mer ionienne. En ravivant ses ruines, en les délivrant de la poussière et de la boue qui les couvraient, les voyageurs, les artistes, tout ce monde de l'intelligence qui demande à l'écroulement des grandeurs passées l'ensegnement des grandeurs à venir, a donné à l'Italie l'élan d'une vie nouvelle ; c'est au conseil politique dont la mission est de régler les intérêts particuliers, c'est au congrès qu'il appartient de sauvegarder les indépendances que des ambitions pourraient vouloir absorber. Au reste, nous n'avons qu'un coup d'œil indirect à jeter sur toutes ces espérances et ces craintes ; si la Principauté fait partie de la grande famille des états italiens, le flot des agitations n'est pas venu jusqu'à elle, et le calme de son indépendance active et tranquille en est demeuré la meilleure garantie.

En vérité, si nous étions encore au temps où l'on parlait toutes choses, nous croirions à la barbe de Neige, à nous punir de l'avoir nargué au front de notre oisif. Des nuages chassés par le vent du Nord sont venus cette semaine s'abattre sur toute la crête des montagnes, blanchissant les pics abrupts et leurs talus jusqu'à la route de la Corniche et jetant à notre vallée le sillonnement de la neige comme un manteau. De la neige en vue de Monaco, quelques centaines de mètres au-dessus de nos toits! — La chose est, en effet, plus ancienne que les plus anciens habitants de cette contrée. Les neiges de la montagne de S. Pierre ne séparent Monaco de Nice qu'ont pas de venir de l'avoir vu ailleurs que sur les pics de notre horizon. Le thermomètre est descendu et resté stationnaire cette semaine à son minimum de dix degrés au-dessus de zéro.

La neige s'est arrêtée à la hauteur où commencent les oranges et les citronniers. C'est un singulier coup-d'œil que celui de la ligne tracée par leur feuillage faisant sur le front aujourd'hui blanchi des rochers qui les abritent. Mais laissez aux poètes ce contraste dont le rocher pittoresque de Monaco peut revendiquer la poésie; nos chaudes brises ont déjà chassé les nuages, et fondu la neige. — Hé, nous n'avons pas peur, car il nous semblait que les palmiers grilotaient en cachette, qu'oliviers et citronniers tendaient au soleil absent leurs branches désespérées et que sous le dôme assombri de leur verdure, les fleurs inquiètes gardaient leur parfum.

Les journaux de Nice mentionnent une amélioration dans le service de la maille de Toulon à Nice qui permet de distribuer à Nice le courrier de France à 10 heures du matin au lieu de 3 heures de l'après-midi. Cet avantage, disent-ils, est dû aux mesures que vient de prendre l'administration des Messageries Impériales à qui le service de la poste incombe, et qui vient d'organiser un courrier spécial.

C'est-ce serait-il pas rationnel de faire pour le service de Nice à Gènes ce qui se fait pour celui de Nice à Toulon, ou, tout au moins, de faire bénéficier le littoral de la rivière de Gènes de cette amélioration en avançant l'heure du départ de la maille de Gènes? Ce n'est qu'à six heures du soir que part de Gènes le courrier emportant les paquets arrivés à Nice à 10 heures du matin; le premier point de distribution reçoit ses paquets à neuf heures environ; la distribution ne pouvant s'en faire que le lendemain, c'est presque vingt-quatre heures après leur arrivée à Nice que les lettres de France parviennent aux localités les plus rapprochées.

Plusieurs étrangers nous ont adressé des plaintes au sujet de l'éclairage de la ville qui pendant cette semaine a fait en effet défaut à plusieurs points. Ils nous signalent en outre l'absence de lumière à des voitures qui ont stationné pendant ces dernières nuits sur la voie publique au risque de causer de graves accidents. — Nous nous

empresseons de faire connaître ces plaintes à l'autorité qui s'empresse de les accueillir et de faire droit.

La corvette à hélice *Medea*, bâtiment de guerre russe, est entrée hier matin dans le port de Villefranche où se trouvent en ce moment la frégate à hélice *Ilya Mouramet* et les navires *Vall* et *Claf*. La frégate à hélice *Sretzka* est partie, mais pour revenir dans quelques jours.

On lit dans *l'Espresso*:
Nous apprenons que les concessionnaires du chemin de fer des deux rivières se trouvent à Turin, et qu'il s'est élevé de graves difficultés entre eux et le gouvernement. Les concessionnaires ont déclaré avoir fait le dépôt de cinq millions de cautionnement près de la maison de Turin et ils ont ajouté qu'ils sont prêts à verser la susdite somme dans les caisses de l'Etat aussitôt qu'on aura donné une explication nette et définie du caractère des charges. L'importance de cet article serait-elle à leurs yeux qu'elle pourrait entraîner à la charge de la société une dépense de 15 à 20 millions de francs, si le gouvernement voulait s'en prévaloir pour leur imposer dans la rivière de l'évent un autre tracé que celui choisi par la compagnie.

Nous sommes persuadés que ces difficultés recevront bientôt une solution satisfaisante.

- LISTE DES ÉMÉRITES NOUVELLEMENT ARRIVÉS SUR LE LITTORAL.
Russes.
S. A. S. Madame la grande-duchesse Marie et son époux M. le comte Surovoff; M. et Mme Dobnoff et sa famille; M. de Tou St-Elac.
Allemands.
M. et Mme Blanckenhagen, M. le comte Rose, M. et Mme Kittinghausen et sa famille, M. Voigt Bath.
Autrichiens.
M. Firmin Cousinery, M. et Mme Henry.
Danois.
Mme Sarah Cadott, M. Clément, M. le général de Murphy, Lady Stock, M. le major Stokes et sa famille, M. A. F. Unet, M. Webster.
Espagnols.
S. M. la Reine Douairière de Danemark, veuve du Roi Chrétien VIII, voyageant sous le nom de comtesse d'Oldenbourg, Mmes de Rosen et de Palsen, (dames d'honneur de S. M.), M. le chev. comte de Trampe, (maréchal et chambellan de S. M.), M. le chev. Jacobsen, (d'écuyer de S. M.).
Français.
M. Nonzo, M. Perez.
M. Ruyard, M. Borand, Mme Bonaffé, Mme Breteuil, M. et Mme Fontaine, M. et Mme Garnier, M. Serra de Montjulien, M. le comte de Sillé, M. le baron et Mme la baronne Vigier.

NOUVELLES DE LITTÉRATURE ET DES ARTS

L'Académie des beaux-arts, dans sa séance du samedi 10 décembre, a rempli les vacances qui existaient dans la liste de ses correspondants; En remplacement de M. Pistrucci, graveur en médailles à Londres, décédé; M. Campana, à Rome; U. Taurel, graveur, professeur à l'Académie royale d'Amsterdam, décédé; M. Kastner, élu académicien libre; L. Sporr, compositeur de musique à Cassel, décédé; M. Wichmann, sculpteur à Berlin, décédé; Elle a élu M. Madrazo, peintre de la reine, à Madrid; Mussini, peintre, professeur à l'Académie de Sienne; Clout, sculpteur, professeur à l'Académie des beaux-arts,

à Saint-Petersbourg; Verli, compositeur de musique; Joseph Keller, graveur, professeur à l'Académie royale de Dusseldorf; C. B. Scherer, directeur de l'Académie royale des beaux-arts, à Naples.

On nous annonce de Rome que M. C. G. membre de l'Institut de France et directeur de l'Académie française des Beaux-Arts à Rome est confirmé dans ses nouvelles fonctions pour une nouvelle année, c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre 1860. Le mérite de cet illustre personnage et l'estime dont il jouit à son droit depuis 6 ans justifient complètement cette résolution impériale.

A TRAVERS LIVRES ET REVUES.

Parmi les livres qui ont paru cette semaine, il en est deux qui sont une véritable bonne fortune pour le bon sens et l'esprit français. Ce sont les *Etudes historiques, littéraires et morales sur les proverbes français et sur le langage provincial*, de M. Quillard, et le *Livre des proverbes français* de M. Leroux de Lincy.

Il y a de tout dans les proverbes, qui sont en quelque sorte le répertoire de nos sages de M. Edouard Fournier. Jadis, on s'amusait de Sancho, tout en riant on faisait son profit des leçons de l'âne du mouton de la sagesse populaire, dont il affublait son bon sens. Aujourd'hui, le pauvre homme n'est plus qu'un maïs; de ce côté, dont Cervantes lui avait donné une si puissante dose, on l'a fait tomber dans le ridicule. De paysan, il est passé bourgeois; il n'est plus Sancho Pança, mais il n'a rien de mieux, même compté tout ce qu'il avait en poche, ce qui faisait un roman courant de sa raison égayée, à perdu son crédit. Hier par, comme dirait Racine, s'est changé en un flon-flon; du proverbe respecté, on a fait un calembredaine, on a calé tout par à peu près, fine fleur de l'imagination de ce temps, dont se parfume le bel esprit des arriero-boutiques. On ne se sert plus des proverbes que pour les retourner, comme un habit trop usé, et pour jeter ainsi sur les épaules de la folie, ce qui était l'empire et solide vêtement de la raison. Ainsi l'on dit plus, car ce serait trop vieux, trop Pradhomme: *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*, ou *de Barême renommée vaut mieux que ceinture dorée*; qu'on que à du noir dans le cœur, ne se permet plus de répéter: *J. suis comme une âme en peine*, ce ne serait pas assez drôle; mais, ce qui est plus joli: *Je suis comme un œuf en plaine*. Cet autre proverbe des gens qui ne veulent pas perdre de temps: *Il faut battre le fer quand il est chaud*, est devenu cet agréable adage de ce temps: *Il faut battre son fer quand il est chaud*. Pour celui-ci: *Qui trop embrasse mal brasse*, on ne s'en est pas tenu à cette jolie variante: *Qui trop embrasse mal étend*, on en a fait cette merveilleuse phrase: *Qui trop embrasse balai de crin, la sole n'a jamais été plus loin*; et cette folie est pourvu, je le répète, une portion de l'esprit du temps. C'est un vrai parti pris de travestissement et de parodie; une copie de l'été jeté au bon sens du passé, une sorte de jeu comme celui qui consisterait à bouleverser toutes les casses d'une imprimerie et à composer ensuite des phrases avec toutes ces lettres brouillées, de manière à mettre la faute d'impression à la place du mot vrai. Le plaisir de fou qu'on trouverait à toutes les surprises extravagantes de cette typographie à l'envers n'est-il pas le même que celui qu'on semble prendre dans cet exercice des proverbes retournés, dont je vous parle, et que je regrette non seulement à cause des habitudes qu'y contracte l'esprit, mais à cause de ce qu'il perd? Se dissh habituer des proverbes, c'est se déshabituer de la raison; les parodier, c'est se moquer de la sagesse. Autrefois, on ne se permettait même pas de les oublier. On les savait par cœur, et pour ne pas en perdre la mémoire on les mettait en pratique, suivant en cela le conseil de Bossuet rappelé par M. Quillard: *Les vérités de pratique, disait-il, doivent être souvent répétées*.

agit de continuel avertissements, de peur que si on laisse en repos, elles ne perdent l'habitude de se présenter et ne demeurent stériles en affections, ornements inutiles de notre mémoire. »

Les petits esprits de ce temps-ci, indépendants de tout, même du bon sens, font du mépris à l'endroit des vieux proverbes, ne savent-ils donc pas que les plus beaux génies n'ont pas été si dédaigneux et que souvent la meilleure de leurs pensées, le plus pur de leur trésor sont venus de là? On n'a qu'à lire le volume nouveau de M. Quitard pour s'en assurer, pour se convaincre qu'il n'est presque pas de beau vers dont les proverbes n'aient eu la primeur avant les poètes.

On a beaucoup admiré celui-ci de Théophile Gautier à propos de la femme.

car sa beauté pour nous est notre amour pour elle

Le proverbe latin avait dit bien des siècles auparavant: « Ce n'est point la nature qui rend la femme belle, mais l'amour. » et le proverbe italien: « N'est pas beau qui est beau, mais est beau ce qui agréé. »

Ce vers charmant de Saint-Evremond sur l'amour :

Tous les autres plaisirs ne valent pas ses peines.

est en germe aussi, et presque en fleur dans ce proverbe de la Provence: « Beaux pleurs d'amour valent mieux que les rires. »

Cet alexandrin d'une comédie assez ignorée du dernier siècle :

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

est la traduction mot à mot d'un autre proverbe provençal; mais il appartenait à un poète du dernier siècle de mettre en bon français ce qui n'était qu'en patois. La pensée dont il empruntait ainsi l'excellente formule était à cette époque dans tous les esprits.

Nous ne jurions pas que la femme, qui selon Sanial Dubay, fut toujours d'un caractère et d'un esprit plus républicain que l'homme, se rendit bien compte alors de ce qu'elle peut toujours devoir à son seigneur et maître; mais nous répondons du moins, car ses hommages le prouvaient, que l'homme savait fort bien, lui, ce qu'il devait aux femmes. Le sait-il encore? La galanterie nous paraît être devenue un préjugé dont on va se guérir au cercle. Tout est changé: il semble aujourd'hui qu'on ne peut plus vivre avec les femmes; jadis, tout au contraire, on ne savait comment vivre sans elles. L'agrément dans les relations, ce je ne sais quoi de doux et de liant qui existait dans les mœurs, venait de là. L'instruction se prenait au collège, et l'éducation près des femmes; le maître donnait le savoir, et les femmes le savoir-vivre; elles vous façonnaient pour elles, et je vous réponds qu'on était bien conditionné. Voltaire a dit: « L'esprit de société et d'agrément est communément le partage des femmes; il semble, généralement parlant, qu'elles sont faites pour adoucir les mœurs des hommes. » Avant lui, le chevalier de Méré, cet ami de Pascal qui fut au dix-septième siècle le type parfait de ce qu'on appelait l'honnête, c'est-à-dire le galant homme, avait écrit: « Un homme ne sait jamais vivre à moins que les femmes ne s'en soient mêlées. »

Shéridan, un Anglais, en est lui-même convenu: « Les femmes, a-t-il dit, nous gouvernent, tâchons de les rendre parfaites: plus elles auront de lumière, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes, dépend la sagesse des hommes. » C'est bien galant, et ce n'est pas moins vrai.

A ce même propos, c'est-à-dire sur l'espèce de charme que les femmes du monde jettent dans les relations humaines, avec lequel on les vit tempérer longtemps l'impétuosité des mœurs, M^{me} Necker, a écrit une bien ingénieuse pensée: « Les femmes, dit-elle remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaines: on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. »

Il y a aussi dans le livre de M. Quitard des étymologies

intéressantes, celle de ces mots de tradition qui se dressent dans l'esprit accompagnées d'un point d'interrogation. Celle du mot *bas-bleu* par exemple. Il était de mode à Londres en 1798, nous dit-il, que les dames, s'érigeant en Philaminte ou en Armande, donnassent des soirées littéraires où le titre d'homme de lettres, plus ou moins justifié, suffisait comme introduction.

Un des membres les plus éminents de ces réunions, ajoute Johnson, et l'un de ceux en effet qui pouvait le mieux les accréditer et en faire le charme, était Stillingfleet. Son habileté à manier la parole et l'intérêt qu'il savait prêter à tout ce qu'il racontait le faisaient regarder comme un oracle. N'était-il plus là, les conversations devenaient languissantes, et les dames, à bout d'esprit, faute de celui qui, à force d'en avoir, savait si bien en inspirer: s'écriaient: « Décidément, nous ne pouvons rien faire sans les *bas-bleus*. » Or, vous saurez qu'on désignait ainsi Stillingfleet, parce qu'il avait l'habitude de n'être pas plus coquet de sa toilette que François les *bas-bleus*.

« Bientôt après, dit Quitard, la dénomination fut appliquée à chacune de ces dames, ainsi qu'à leur réunion, qu'on n'appela plus que le club des *Bas-Bleus*. »

Un autre livre qui sera recherché et lu avec un intérêt très-vif, c'est celui de M. L. Veillot (1). Les pensées de l'auteur y sont tout en dehors des luttres qu'il soutient dans son journal; l'homme de parti y prend ses vacances pour ainsi dire. C'est un poète, vraiment, et un peintre qui parle dans *ça et là*. Il s'y trouve des vers charmants, le style plein d'images. « Avec un peu d'ambition, » dit M. L. Veillot, j'aurais pu graver sur le frontispice de l'œuvre ce mot solennel et audacieux: ESSAIS! mais il aurait fallu des transitions et de l'appareil. J'ai moins redouté d'être parfois sérieux sur un titre frivole que de paraître un peu frivole, sous un titre sérieux — voici quelques lignes fort curieuses du chapitre le plus sérieux intitulé: CONFESSON LITTÉRAIRE. »

LA ROCHEFOUCAULD

Je ne fis jamais grand cas de La Rochefoucauld; c'est un précieux peu aimable et peu sincère. Son *amour-propre* aurait sans cesse besoin d'une définition qu'il ne donne pas, ou qu'il ne donne pas juste; et les trois-quarts de ses fameuses *Maximes* sont des pauvretés qui ne valent que par le tour, des bulles de savon qui se dissipent au moindre attouchement, des noix creuses. On ôte l'enveloppe amère et dure, et il n'y a rien.

LA BRUYÈRE

La Bruyère, au contraire, m'enthousiasma. J'aimais sa pointe, son éclat, son poli. Il a baissé dans mon esprit. Cette fine pointe ne pénètre pas toujours bien avant, elle est habituellement trempée de fiel; enfin, le volume quoique court, devient pesant dès le milieu. La Bruyère est un vieux garçon mécontent des femmes, un littérateur mécontent de la société. Il ne se trouve pas en assez bonne place pour un homme qui sait le grec et qui écrit bien le français.

M. DE LAMARTINE

J'ai laissé M. de Lamartine. Je le mettais au-dessus de tout pour l'ampleur et la douceur du flot poétique. Il me semblait, en le lisant, que je voyais mes émotions couler de mon cœur, et que c'étaient là les pensées qui s'efforçaient de chanter en moi. Je croyais alors que les sensations étaient dépensées. *Jocelyn* parut. Je n'avais aucune religion.

Cependant je fus choqué du sujet. Je trouvais que *Jocelyn* était faux en tout, faux prêtre, faux amant, faux dans sa passion, faux dans son langage, et plus ennuyeux que le vainqueur d'Ivry et de Gabrielle célébrés sur le trombone de Voltaire. A présent que j'ai vu de vrais prêtres, *Jocelyn*, avec son rabat moucheté de pleurs amoureux, me semble surtout ridicule. *Jocelyn* est un philanthrope et un protestant habillé en prêtre. D'un philanthrope et d'un protestant, jamais on ne fera un

personnage poétique. C'est contre nature. Aucun de tirer une poésie vraie d'un sentiment faux. *Jocelyn* a été tué par l'ennui. La vaine élégance des vers ne l'a pas sauvé. Il n'en restera que quelques morceaux détachés, peu nombreux; et ce sera, je pense, le destin de tout ce qu'à écrit M. de Lamartine au profit des *châtelains* contradictoires du doute contemporain. Ni la piété ni l'impiété de l'âge prochain ne viendront de cet auteur. Il avait de beaux dons. Quel jet de poésie, même dans la prose! Comme les images abondent, se précipitent, s'entassent! Que de richesses pour ne faire qu'un bruit stérile!

CHATEAUBRIAND

Chateaubriand a tenu et mérité une grande place, mais ce n'est pas mon homme, en vérité. Ce n'est ni le chrétien, ni le gentilhomme, ni l'écrivain tels que je les aime; c'est presque l'homme de lettres tel que je le hais. L'homme de phrase, toujours affairé de sa pose et de sa phrase, qui met sa phrase dans sa pose, qui met sa pose dans sa phrase, qui pose pour phraser, qui phrase pour poser, qu'on ne voit jamais sans pose, qui ne parle jamais sans phrase. Tout son cœur et tout son esprit sont dans son encrier avec toutes ses phrases, et il a fait de cet encrier un piédestal où il prend toutes ses poses. Il est de ceux qui ne savent écarter aucune pensée capable de revêtir une belle couleur et de rendre un beau son...

J'ai vu à Saint-Malo le fameux tombeau de Chateaubriand, sur un rocher qui apparaît de tous les points de la rade. L'emphase de ce tombeau peint l'homme et ses écrits, et leur commune destinée. Chateaubriand a exploité sa mort comme son talent; il a pris dans son tombeau une dernière pose, il a fait de ce tombeau une dernière phrase; une phrase qui se pût entendre au milieu du bruit de la mer, une pose qui se pût voir encore de loin dans la brume et dans la posterité. Mais ce calcul sera trompé. N'ayant toute sa vie songé qu'à lui-même et rien fait que pour lui-même, Chateaubriand a péri tout entier. Sa gloire, placée en viager, est venue s'éteindre dans cette mer dont il a voulu suborner le murmure pour le transformer en un applaudissement éternel.

LOUIS VEUILLOT.

Enfin, un poète nouveau venu dans la carrière, M. Abel Jannet vient de nous envoyer aussi son œuvre: LES PARFUMS DE LA FAMILLE (1). C'est le saint et consolant début d'une muse qui veut faire de sa richesse poétique la servante d'une idée forte et vivace. Nous en ferons juger bientôt nos lecteurs, qui doivent se souvenir de la *Nichée de petites filles*.

(1) PARIS. Jules Faride, libraire éditeur, galerie de l'Odéon, 5 à 7.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 9 au 15 Décembre 1859

NICE. — b. *St-Joseph*, c. Delpiano J. march. div.
Id. — b. *St-Joseph*, c. Palmaro, march. div.
Id. — b. *Conception*, c. Sibono B., march. div.
GÈNES. — b. *Madeleine*, c. Delorenzi, march. d.
Id. — b. *St-André*, c. Sibono, march. div.
ALASSIO. — b. *Mont de Piété*, c. Rattero, pom. de ter.

Départs du 9 au 15 Décembre

MENTON. — b. *St-Joseph*, c. Palmaro, m. d.
Id. — b. *Madeleine*, c. Delorenzi, m. d.
Id. — b. *St-André*, c. Sibono, m. d.
Id. — b. *Mont de Piété*, c. Rattero, pom. de ter.
VINTIMILLE. — b. *Conception*, c. Sibono B. m. d.

E. LUCAS, Rédacteur-Gérant.

Imprimerie du JOURNAL DE MONACO, rue de Lorraine.

(1) PARIS, Gaume frères et G. Duprey, rue Cassette, 4.